

## Michel Tremblay, Francine Noël, Jacques Folch-Ribas

André Brochu

Numéro 134, été 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36567ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brochu, A. (2009). Compte rendu de [Michel Tremblay, Francine Noël, Jacques Folch-Ribas]. *Lettres québécoises*, (134), 20–21.

☆☆☆ 1/2

Michel Tremblay, *La traversée de la ville*,  
Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 2008, 216 p., 23,95 \$.

# Nana et sa maman

Comme dans *La traversée du continent*, premier roman du triptyque, les femmes prédominent. Nana est au centre, mais n'assume qu'à moitié sa position.

Au cours de son voyage depuis la Saskatchewan jusqu'à Montréal, Rhéauna (Nana), encore une enfant, se voyait entourée de femmes excentriques qui l'accueillaient de ville en ville et lui faisaient comme un écrin de présences.

## LES SŒURS EN ROND

*La traversée de la ville* va aussi recourir à la disposition en cercle, mais autrement. Deux centres se partagent le récit: Maria, la mère de Nana (et de Théo, bambin dont sa sœur a la charge quand Maria est au travail), et Nana bien entendu, qui aimerait retrouver ses sœurs restées en Saskatchewan et qui soupçonne sa mère de l'exploiter.

Maria est en relation avec sa propre famille, qu'elle a retrouvée à Montréal après de nombreuses années passées en Nouvelle-Angleterre. Elle est entourée de son frère Ernest et surtout de ses sœurs, Tititte et Teena, qui ont vécu des expériences semblables à la sienne. Les trois femmes n'ont pas réussi à fonder un couple stable et à élever une famille normale. Quant à Ernest, son épouse anglophone et ivrogne le rend malheureux.

Le cercle constitué par les trois sœurs est un dispositif existentiel, mais aussi narratif. Chacune va raconter son histoire et révéler aux autres le secret de sa vie.

Du côté de Nana, on pourrait relever le cercle virtuel constitué par elle et ses deux sœurs chéries restées en Saskatchewan (la ressemblance avec le trio de Maria et des tantes est évidente), mais sa traversée de la ville, au cours d'une fugue qui n'en est pas vraiment une, sera surtout marquée par la succession des grands magasins, depuis Dupuis Frères (que fréquente Maria) jusqu'à Ogilvy (où Tititte est vendeuse).

## L'AVENTURE DE NANA

La traversée de Montréal par Nana est une aventure, qui en prépare une plus grande. La fillette veut acheter des billets de train à la gare Windsor (où sa mère est arrivée deux ans plus tôt, en 1912, et Nana elle-même en 1913). Elle veut échapper aux menaces que fait peser la guerre en cette année 1914 et mettre sa mère, son frère et elle-même à l'abri en retournant dans la lointaine



ANDRÉ BROCHU

Saskatchewan. Elle admettra l'absurdité de son projet, mais seulement après l'avoir mené aussi loin que possible. Comme Maria, Nana est de celles qui vont au bout de leurs idées, même si les résultats sont décevants — et ils le sont, en effet! On voit la fille inscrire ses pas dans ceux de sa mère, malgré la difficulté qu'elles ont à communiquer entre elles.

Comme dans toute l'œuvre de l'auteur, où dominent les femmes, les héroïnes sont des « tu-seules » qu'un paradoxe merveilleux amène toutefois à se révéler les unes aux autres et à rallumer l'espoir du monde autour d'elles. Ici, Michel Tremblay « traverse » l'excentricité des personnages, du reste moins marquée qu'en d'autres livres, pour nous faire toucher de près l'émotion constitutive des êtres. C'est ainsi qu'il nous prépare à la conclusion du triptyque, qui doit s'intituler *La traversée des sentiments*.

Du très bon Tremblay.



MICHEL TREMBLAY

☆☆☆ 1/2

Francine Noël, *J'ai l'angoisse légère*,  
Montréal, Leméac, 2008, 224 p., 22,95 \$.

# Constellation des CŒURS

S'inscrivant dans la fameuse suite romanesque inaugurée par *Maryse il y a vingt-cinq ans*, *J'ai l'angoisse légère* se distingue des tomes précédents par ses dimensions plus modestes, comme si la légèreté du titre se communiquait au récit lui-même!

Le livre n'en forme pas moins une tranche complète de la vie d'une petite constellation, où brillent notamment François Ladouceur, maintenant professeur à la retraite, et, surtout, Garance, son ancienne élève et sa maîtresse pendant un certain temps, devenue ensuite sa meilleure amie.

## UNE CHRONIQUE

Il s'agit, bien entendu, d'une chronique, comme l'étaient les romans précédents de Francine Noël, et cela suppose une autonomie des personnages et des intrigues. Tout n'est pas rapporté de près ou de loin à une figure centrale, dont l'histoire se nourrirait des faits et gestes de chacun. On peut suivre le destin d'une dizaine de personnes,



FRANCINE NOËL



de François et de Garance en particulier, mais il s'agit de destinées quotidiennes, sans éclat particulier, de marches plus ou moins tranquilles vers le bonheur ou l'apprivoisement de la solitude.

Car, comme les personnages de Michel Tremblay (auteur lui aussi de fameuses chroniques), les êtres peints par Noël sont « une gang de tu-seuls ensemble » (*À toi, pour toujours, ta Marie-Lou*), malgré les liens d'amitié qui, souvent, les rattachent. Moins pathétiques sans doute que la Marie-Louise de la pièce, les personnages de Noël appartiennent à un milieu culturel, trempent dans l'enseignement universitaire, le théâtre, le cinéma, la littérature, ou pratiquent la « performance ». Ils ne sont pas bourgeois pour autant, au contraire, et s'appliquent à promouvoir les nouvelles valeurs humanistes, ou à pourfendre les anciennes.

### PERFORMANCE ET ÉCRITURE

Garance, « performeuse » réputée, tout en préparant un diplôme universitaire sous la direction de François Ladouceur, exécute soigneusement des inter-



ventions destinées à provoquer un public fortuit et à l'éveiller ainsi à certaines questions. On voit donc défiler, au fil de ses activités, un certain nombre de sujets déroutants, en relation avec l'Histoire des peuples, ce qui peut rappeler Marie-Claire Blais. Les sujets de Francine Noël sont cependant découpés dans la chair de l'actualité immédiate, et moins baignés de compassion.

L'écriture de la romancière est fort vivante, comme elle l'était du temps de *Maryse*, mais elle se rapproche maintenant des grandes écritures classiques en gardant à distance le parler populaire. D'un roman à l'autre de ce que certains ont appelé sa « saga », on peut observer une évolution vers une maîtrise plus décidée du style, en même temps que se modifie la constellation sociale, que l'Histoire acquiert de nouveaux paramètres, que les espoirs d'hier font place aux consolations d'aujourd'hui.

On a parfois parlé de l'écriture décapante, voire un brin méchante, de Francine Noël. Il faut reconnaître que le bonheur et l'amitié, à défaut du grand amour qui fait faux bond invariablement, confèrent de nouveaux miroitements à l'écriture, sans lui enlever sa lucidité.

☆☆☆ 1/2  
Jacques Folch-Ribas, *Les pélicans de Géorgie*,  
Montréal, Boréal, 2008, 152 p., 19,95 \$.

## Histoires brisées

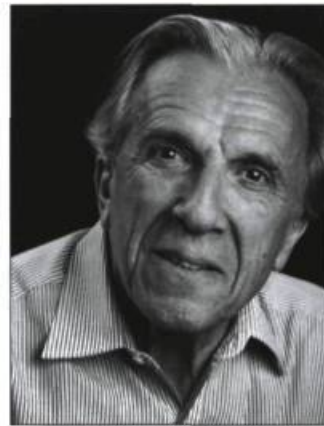
**On lit avec plaisir ce roman qui met en chantier de brillantes histoires pour, en fin de compte, les laisser en plan et rappeler que la fiction n'est que mensonge.**

Le narrateur, un Français qui se fait appeler John Smith, vit dans une Amérique curieuse dont les habitants se nomment Théo van Gogh (nom du frère de Vincent), Fabio Conti (*La chartreuse de Parme*), John Pasternak, Barnabooth (cf. Valéry Larbaud), Chelsea Joyce, Ebenezer Melville (cf. le prénom de M. Scrooge, personnage de Dickens), le révérend Gulliver... Ces personnages sont bien typés, et en même temps connaissent gentiment la littérature.

### UNE POÉTIQUE DE L'ARTIFICE

C'est dire que nous sommes plongés dans un monde où l'artifice est roi, malgré de forts effets de réel. Dans ce livre, on part de conjonctures floues pour aller vers des situations très claires et des vérités narratives précises. Or ce mouvement, avant d'aboutir, est brisé, et l'on reste avec des tronçons d'histoire à savourer — non sans dépit! « Histoires brisées », eût dit Paul Valéry.

Il y a trois amorces d'intrigue. D'abord, la rencontre avec un amateur d'art, Josip Brozic, à qui le narrateur, qui est peintre et marchand de tableaux, vend



JACQUES FOLCH-RIBAS

une toile d'un grand intérêt. L'auteur évoque de façon fort brillante le mystérieux monde du marché de l'art, mais il n'y reviendra pas.

Puis Ada, la Noire, chauffeur de taxi rencontrée à Atlanta et dont s'éprend le narrateur qui voudrait la dessiner, surtout cette « ligne précise, unique, qui relie l'oreille, la joue, le col, l'épaule et plonge le long du bras » (p. 13). Ada répond exactement aux exigences de l'artiste et du mâle qu'est « John Smith », et incarne pour lui la ligne qui est « la pensée abstraite de l'œuvre d'art » (p. 68).

### MARIE LA BLANCHE

Mais il y a surtout Marie, à la peau extraordinairement blanche — Marie est aussi blanche qu'Ada est noire. Elle est une ancienne flamme de « John » (ils ont été autrefois étudiants en architecture à Paris) et il la retrouve à Savannah, où elle mène une vie pleine d'intrigues et est propriétaire d'un club de danseuses nues. John se fait raconter sa vie récente et moins récente, mais cela ne débouche pas sur une action sentimentale ou autre, et même Ada est perdue de vue. Signalons que la jaquette du livre met en vedette la seule Ada, alors que Marie est un personnage plus important, plus développé qu'elle.

L'histoire, dont l'auteur fait la preuve qu'il saurait très bien la construire, est donc sacrifiée au profit d'une atmosphère faite de suggestions, de symboles (le plus en évidence est le pélican de Géorgie, qui nourrit ses enfants de ses entrailles, mais on ne sait au juste à quoi il s'applique ici; il y a aussi les incindentales « mousses espagnoles », du côté végétal), de motifs plus abstraits comme la « ligne », mentionnée plus haut, ou encore le mépris, qui règle volontiers les rapports à soi-même ou aux autres.

Cette narration trouée peut décevoir le lecteur pressé, mais elle est pleine de charme, d'humour retors, et suggère que le roman ne saurait être une simple mécanique à fabriquer l'évasion.